

C'est cette brochure qui a provoqué les protestations éloquentes du représentant de la division Saint-Jacques, de Montréal, (M. Desmarais), lorsqu'il nous faisait le tableau des jeunes Canadiens qu'on enverrait faire la guerre dans le Sud-africain, si sir Charles Tupper restait au pouvoir.

Avant son départ pour l'Europe, le ministre des Travaux publics a eu occasion de prononcer un discours devant un club politique à Toronto. Son titre de ministre des Travaux publics ne pouvait que lui assurer un excellent accueil de la part des partisans du gouvernement. Savez-vous, M. l'Orateur, l'accueil qu'on lui a fait ? On connaissait son penchant pour la France ; on avait lu les discours où il déclare que s'il ne lui était pas permis de se dire français, il sortirait du cabinet. Cela, il l'a tellement répété, que, pour le faire taire, le *Soleil*, un organe du gouvernement, a cru devoir lui dire qu'il se rendait ridicule. Il pouvait parfaitement se dire Canadien-français et se montrer fier de l'être, comme nous le sommes tous, mais il n'est pas nécessaire de nous tenir toujours à la porte de l'église, et de provoquer tout le monde en clamant que nous sommes Canadiens-français avant tout, quand, en réalité, nous ne sommes que des Canadiens.

Donc, ces messieurs de Toronto, qui connaissent les antécédents du ministre, le reçoivent aux accents de la Marseillaise. Mais pendant la soirée, il se montra tellement anglais qu'on l'escorta aux accords du "God save the Queen". A présent qu'il a traversé l'océan, que fait-il ? Il se montre plus anglais que le premier ministre, plus anglais que M. Chamberlain, plus anglais que le duc de Devonshire. Voici ce que je lis sur son compte :

L'honorable M. Tarte est arrivé de Paris à Londres hier.

Il remplit le monde.

Le PREMIER MINISTRE : L'honorable député veut-il nous dire d'où vient l'extrait qu'il cite en ce moment ?

M. BERGERON : C'est une dépêche publiée par les journaux.

Le PREMIER MINISTRE : Dans quel journal ?

M. BERGERON : C'est une reproduction du *Times*.

Le PREMIER MINISTRE : Dans quel journal se trouve cette reproduction ?

M. BERGERON : C'est un écrit du *Times* reproduit par *La Presse*.

L'honorable M. Tarte est arrivé à Londres—

Le PREMIER MINISTRE : Quelle est la date de cette dépêche ?

M. BERGERON : C'est le jour où la Société des Arts a donné un banquet. Il n'y a pas longtemps, et il est facile de s'assurer de la date.

Plusieurs VOIX : Oh ! oh !

M. BERGERON : Je voulais tout simplement rapporter les paroles du ministre, mais si la date importe tant, je peux bien la fournir. Si on n'a l'authenticité de la dépêche, il sera facile d'en faire la preuve, mais, je ne crois pas que le premier ministre ose la mettre en doute ;

L'honorable M. Tarte est arrivé de Paris à Londres hier. Parlant à une réunion de la Société des Arts, où sir Charles Dilke a lu un travail intitulé : "Un siècle dans nos colonies" : Les Canadiens, a-t-il déclaré, sont d'excellents sujets anglais, mais ils veulent l'être dans toute l'acception du mot, et la chose n'est possible que si on leur permet de se faire représenter au parlement impérial.

Lorsque le ministre reviendra de Londres, de Paris ou d'ailleurs, il va sans doute nier cela jusqu'au dernier mot ; dans la province de Québec, il jurera que c'est sir Charles Tupper qui a tenu ce langage.

Mais ce n'est pas tout. Sans doute parce qu'il n'est pas payé pour le travail qu'il a à faire à Paris, il a entrepris de régler les destinées du Transvaal. Il a eu de longues conversations avec le Dr Leyds. Après s'être montré de force à conduire, à lui seul, le gouvernement canadien, il s'est enhardi, et on le voit aujourd'hui tracer une ligne de conduite au gouvernement anglais et prendre les moyens de ramener la paix entre l'Angleterre et le Transvaal. Pour donner au docteur Leyds une idée de l'intérêt qu'il porte à cette guerre, il lui a dit : Après tout, vous n'êtes qu'une colonie anglaise, ou vous en serez bientôt une, car, vous allez vous faire écraser : vous et vos gens, docteur Leyds, vous êtes des rebelles.

Il fait ensuite un tableau du bonheur dont les Boers pourraient jouir s'ils le voulaient. Mon père, ajoute le ministre, était aussi un rebelle. Il est vrai qu'en 1837, son père n'avait que treize ou quatorze ans, mais peu importe, puisque le docteur Leyds ne pouvait pas le savoir.

C'est alors qu'il conseille aux Boers de faire comme les Canadiens, d'accepter la souveraineté de l'Angleterre et de devenir sujets anglais s'ils veulent être aussi heureux que nous.

Ce fils de rebelle a le don de dire tout ce qu'il lui passe par la tête, quitte à se dédire le lendemain. Un jour qu'il était à Sorel, avec le ministre de la Marine et des Pêcheries (sir Louis Davies), il adressa la parole à une assemblée composée des électeurs de trois ou quatre comtés. Pour montrer tout l'intérêt qu'il portait à ses auditeurs, il crut bon de faire du sentiment : Mesdames et messieurs, s'écria-t-il, je me rappelle qu'étant encore enfant, je venais ici, avec ma chère vieille mère, vendre des légumes et des fruits sur le marché de Sorel. Ses auditeurs, en entendant ce discours, l'ont sans doute pris pour un grand homme, et nous pouvons nous attendre à ce qu'il fasse quelques tours de force tout aussi ex-